

---

M A N U S C R I T

---

**LEONORA**  
de Sven Holm  
Traduit du Danois par Terje Sinding

cote : DAN93D117

Date/année d'écriture de la pièce : 1981  
Date/année de traduction de la pièce : 1993

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N A N T O I N E V I T E Z**  
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

SVEN HOLM

LEONORA

Trois tableaux pour une héroïne

Traduit du danois par Terje Sinding

Personnages

Léonora Christina

Agnete

Mademoiselle Urne

Le secrétaire du gouverneur

Léo

Thomas Kingo

Première voix de femme

Deuxième voix de femme

Troisième voix de femme

Voix de Maren

Première voix d'homme

Deuxième voix d'homme

Voix de l'intendant du palais

Premier tableau

La chambre de Léonora Christina au couvent de Maribo.

Un immense lit occupe le centre du plateau. Il est incliné vers l'avant ; ainsi Léonora semble à moitié couchée, à moitié penchée vers les spectateurs. Le fond du lit est rempli d'édredons, comme pour une princesse au petit pois vieillissante. Léonora elle-même est également recouverte de quantité de couvertures et d'édredons brodés de fleurs. Ils sont usés mais beaux.

Au début on ne voit que le lit, sorte de scène pour actrice unique. Le lit est surmonté d'un grand crucifix. Une fenêtre belle et simple laisse entrer la lumière du jour. Dans les parties de la pièce encore plongées dans l'obscurité, un poêle, un clavecin, un bureau et quelques fauteuils imposants ayant connu des jours meilleurs. Partout, des vases et des bibelots.

LEONORA (*couchée, les yeux fermés, pendant que la lumière monte. Elle est immobile au milieu du silence. Elle garde encore les yeux fermés. Soudain elle se met à crier.*) Oui. Oui. Je descends vers vous. Vous êtes là ? Vous m'attendiez, peut-être ? Alors nous allons commencer!

*Elle se redresse dans le lit et regarde autour d'elle, comme si sa réplique avait été adressée aux spectateurs. Soudain elle baisse les yeux vers ses couvertures et écarte celles du dessus. Elle met les doigts dans sa bouche puis frappe rapidement contre le lit et contre son propre corps. Après quelques essais infructueux, elle lève triomphalement deux doigts serrés.*

Ah, te voilà, visiteur nocturne, petit suceur de sang, diable noir!

*Elle met de nouveau les doigts dans sa bouche et mord avec ses dents. On entend distinctement le bruit de quelque chose qui éclate. Elle retire les doigts, les ouvre et examine le résultat.*

Aujourd'hui c'en était une grosse, Léonora. Pleine d'oeufs à en craquer. En route vers la poussière du sol du couvent de Maribo pour fonder une nouvelle famille. Une dynastie. Avec ton propre sang comme provision de voyage, Léonora. Une famille de puces royales, voilà ce que ce serait devenu. Ou noble, tout au moins. Heureusement, tu as réussi à empêcher ça. Dent pour dent. Morsure pour morsure.

*Elle examine plus attentivement son doigt, tout en s'installant plus confortablement dans le lit, veillant à ne pas prendre froid.*

Toute cette carapace pour un si petit animal. De minuscules petites plaques, comme les plaques de cuivre du toit de la Bourse. Une véritable petite forteresse pour puces. Et pourtant, un seul coup de dent a suffi. Fini.

*D'une chiquenaude, elle se débarrasse de la puce, puis promène son regard sur le lit.*

Dieu soit loué ; j'ai encore mes dents.  
Et mes yeux.

*Elle découvre une autre puce, crache dans ses doigts et parvient à l'attraper. Elle la recrache après l'avoir brisée avec ses dents.*

Ca, c'était une toute jeune. En route vers le monde, pleine d'espérances. De rêves. De belles pensées dans son coeur de puce. Avec une poche remplie de mon sang sur sa nuque.

*Elle crache de nouveau.*

Il faudrait toutes les avoir. Une exécution collective. Mais je ne voudrais pas qu'elles soient condamnées à la roue. Comme lorsqu'ils ont écartelé la poupée en bois. Bras, jambes, mains, pieds, tout pointait dans des sens différents. Et la tête était toute seule sur un piquet. Lorsqu'elles meurent, elles doivent rester ensemble.

Reposer dans un cercueil. Recouvertes d'un couvercle. Recouvertes du silence. Sinon, tu ne les oublieras jamais, Léonora.

*Elle se gratte.*

Elles m'ont fait cadeau de leurs piqûres.

*Elle se tâte.*

Une sur la peau du ventre. Une autre sur le sein gauche. Deux ou trois fois par jour, elle vont se mettre à me démanger. Je m'y connais. Deux ou trois fois par jour je me souviendrai de ces deux puces. Ca aussi, c'est un art. Il faudra quelques semaines pour que je les oublie. Une petite éternité. La puce est un animal intelligent. Sa vie est courte. Mais son souvenir perdure.

*Elle se gratte violemment le cou.*

Ca, c'est celle de vendredi dernier. Juste avant la visite du nouveau pasteur qui m'a tant ennuyée avec sa conversation. Et comme si cela ne suffisait pas, je ne pouvais pas me gratter devant lui. Ainsi, il a fallu que je l'écoute et que je souffre de

démangeaisons sans pouvoir me venger. Il est parti à quatre heures. Alors, je me suis grattée.

*Elle se redresse, emmitouflée dans une couverture, et regarde la fenêtre.*

La matinée est bientôt finie. La bonne va pouvoir allumer le feu. Nous avons reçu du bois de chauffage d'Orebygaard il y a deux jours. Très aimable. Nous sommes en septembre, et il fait déjà froid. Il faudrait que toute l'île de Lolland sache que Léonora Christina a froid. Je broderai un mouchoir de soie pour monsieur Holck d'Orebygaard.

*Elle frissonne, puis crie.*

Agnete! Agnete! Le poêle, Agnete!

AGNETE (*entrant ; faisant une révérence*). N'est-il pas trop tôt pour allumer, madame ?

LEONORA. Quelle heure est-il ?

AGNETE. Il n'est pas encore midi.



LEONORA. Nous allumerons avant midi.  
Nous avons reçu du bois de chauffage  
d'Orebygaard.

*Agnete sort. La lumière monte, de  
manière à éclairer tout le plateau. Léonora  
s'est accroupie, emmitouflée dans les  
couvertures. Elle a l'air décidé et curieux.  
Elle chantonne un des cantiques de Kingo,  
tandis que la bonne rentre avec du bois et  
commence à allumer le poêle.*

AGNETE. Dois-je apporter des fleurs ?

LEONORA. Beaucoup de fleurs. Nous aurons  
la visite de Kingo aujourd'hui.

AGNETE. L'évêque s'est décommandé.

LEONORA. Décommandé ? Pourquoi ne me  
l'a-t-on pas dit ?

AGNETE. Un cavalier est venu à l'instant l'annoncer à Mlle Urne.

LEONORA. Tu apporteras quand-même des fleurs. Beaucoup de fleurs. Mlle Urne saura choisir ce que j'aime dans le jardin à fleurs, et toi, tu n'as qu'à cueillir des herbes dans le potager. En l'absence de Kingo, nous remplirons la chambre de fleurs. C'est une occasion comme une autre.

AGNETE. Je ne m'y connais pas en herbes, madame.

LEONORA. Sers-toi de tes yeux, ma fille. Du beau, du lumineux, du sombre. Tout ce qui exhale du parfum quand tu le touches. Voilà ce qu'il faut. Dis à Mlle Urne de venir.

*Agnete sort. Leonora descend du lit et s'étire dans sa chemise de nuit.*

Mlle URNE (*entrant*). L'évêque s'est décommandé, madame.

LEONORA. Il est malade ?

Mlle URNE. Le cavalier m'a donné une lettre.

LEONORA (*ouvrant la lettre*). "La fièvre et les cantiques m'ont rendu euphorique ; je vous rendrai visite après la Saint-Michel". Parfait. Ainsi, il recommence à exsuder des cantiques.

Mlle URNE (*aidant Léonora à s'habiller*). L'évêque vous aime beaucoup.

LEONORA. Beaucoup. Il est mon frère. Je le savais déjà lorsque je lisais ses cantiques, à la Tour bleue. Voilà que Dieu t'a donné un frère, me disais-je. Puisque le roi ne voulait plus être mon frère. Ou alors,

c'était le sang de Frédéric qui avait du mal à se rappeler que nous étions frère et soeur. Puis il y a eu les cantiques de Kingo. Ils étaient comme des tournesols dans une église sombre. A vrai dire, Dorothea, les tournesols sont bien trop grands, bien trop lumineux. Dieu a dû les créer en se demandant si les arbres n'avaient pas le droit de s'élever jusqu'au ciel. Ainsi est notre évêque.

Mlle URNE. Ainsi sont ses cantiques.

LEONORA. Ses cantiques, oui. Lui-même n'est pas bien beau. Tout comme moi. Nous sommes frère et soeur dans la laideur.

Mlle URNE. Madame est vieille. Elle n'est pas laide.

LEONORA. Tu insinues que Thomas Kingo serait laid et que je ne lui ressemblerais pas ?

Mlle URNE. Oui, madame.

LEONORA. Tu as tort. La vérité, c'est ~~tee~~ que notre imagination est assez forte pour donner une cohérence à nos vies. C'est cela, la volonté de Dieu. C'est mon image que tu dois voir, Dorothea.

*Elle se dirige vers le bureau et se saisit d'un miroir à main.*

D'ailleurs, je suis laide.

Mlle URNE. A mes yeux, madame est belle.

LEONORA. Je suis laide, tu m'entends!

Mlle URNE. Alors je voudrais devenir aussi laide que madame !

LEONORA. Si tu le désires assez fort, tu te réveilleras un jour, - aussi laide que tes forces pourront te le permettre.

Mlle URNE. Agnete a dit qu'il fallait remplir la chambre de fleurs.

LEONORA. De toute manière, nous aurons bientôt des gelées nocturnes. Elles finiront par mourir dans le jardin.

Mlle URNE. Je croyais que les fleurs, c'était pour Kingö.

LEONORA. C'est pour moi!

Mlle URNE. Agnete est déjà descendue au potager.

LEONORA. Et toi, tu sais ce que j'aime dans le jardin à fleurs.

Mlle URNE. Des tournesols, madame ?

LEONORA. Tu les laisseras où ils sont. Si je désire regarder les tournesols dans les yeux, j'irai leur rendre visite.

Mlle URNE. Des roses. Des asters. Des gueules-de-loup.

LEONORA. Oui, plein la chambre. Ensuite, nous ferons de la broderie. Une nappe d'autel pour l'église. Nous aurons davantage de temps, puisque Kingo nous préfère son euphorie.

*Mlle Urne sort.*

LEONORA *(se dirigeant vers le lit, regardant le crucifix. S'approchant tout à fait, elle dépose avec ses doigts un baiser sur les pieds du Christ.)* Voilà. Maintenant, j'ai lavé Tes pieds.

Agnete rentre avec plusieurs petits bouquets d'herbes qu'elle place à divers endroits de la chambre. Léonora ne cesse de regarder le crucifix. La bonne pose près du lit un petit vase avec deux branches de romarin.

LEONORA (se retourne soudain, voit les branches de romarin, et jette le vase sur le sol). Qu'as-tu fait, ma fille ? C'est du romarin. Tu veux ma mort ? Ramasse les branches, dépêche-toi, cours dans le jardin, le plus loin que tu peux, et enterre-les.

Agnete laisse tomber tout ce qu'elle a dans les mains, regardant Léonora comme paralysée. Puis elle ramasse les branches de romarin et sort en courant.

LEONORA (regardant droit devant elle). Cette odeur ! L'odeur du mal. Romarin. Rose. Marine. La rose qui s'enfonce dans l'eau. Le



visage sous le couvercle de verre. Le cercueil. Le silence est tel que je peux entendre l'odeur du romarin. La pièce en est emplie. Sous le couvercle de verre du cercueil repose Mauritz. C'est moi qui l'ai tué. Et je n'entends rien d'autre que le romarin. Le romarin. Le romarin.

*Elle se bouche les oreilles et se laisse tomber dans un des fauteuils.*

Mlle URNE (*rentrant avec un gros bouquet d'asters. Elle le jette sur le lit, puis s'agenouille aux pieds de Léonora, la prenant dans ses bras*). Que s'est-il passé, Léonora ?

LEONORA. C'était le romarin.

Mlle URNE. Le romarin ?

LEONORA. Agnete a apporté deux branches de romarin du potager. Dans ma chambre. Elle les a mis dans un vase près de mon lit.

Mlle URNE (*se levant*). C'est ma faute, madame. J'ai oublié de parler à Agnete du romarin.

LEONORA. Ta faute, ta faute! Dis à la fille de bien se laver les mains. Trouve-moi de la lavande sèche et pose-la sur mes genoux. Et dis à Agnete de revenir. Je crains de l'avoir effrayée.

*Mlle Urne sort un petit paquet d'une boîte et le pose sur les genoux de Léonora.*

LEONORA. Voilà. L'odeur de lavande chasse l'autre. Chasse les images.

*Elle prend le paquet et le porte à son nez.*

*Agnete est soudain entrée, l'air perdu.*

Mlle URNE. Tu t'es lavé les mains ?

*Agnete regarde ses mains avec désespoir, secouant la tête.*

Mlle URNE (*d'une voix dure*). Lave-les, ma fille!

*Agnete plonge ses mains dans l'eau du broc, puis les frotte énergiquement contre sa robe. Pendant ce qui suit, elle répète plusieurs fois le même geste.*

LEONORA. Ne lui parle pas si durement!

Mlle URNE. Si madame pouvait s'entendre!

LEONORA (*se levant*). Tu cries parce que tu te sens coupable. Parce que tu as oublié de parler à Agnete du romarin. Elle n'y est pour rien.

Mlle URNE. Dieu soit loué ; il a fait de madame une sainte.

LEONORA. Il n'a pas fait de moi une sainte. Mais il m'a appris à me servir de ma tête. C'est ma vie qui a fait de moi une sainte.

*Mlle Urne regarde Léonora d'un air offusqué, puis sort.*

LEONORA. Veux-tu bien mettre les fleurs de Mlle Urne dans l'eau, Agnete ? (Comme à elle-même.) Autrement, elles finiront par monter en graine.

*Agnete prend les fleurs et les met dans un vase qu'elle a rempli d'eau. Elle écoute attentivement mais avec timidité le récit de Léonora. Après avoir posé le vase, elle s'assied sur le bord de l'immense lit.*

LEONORA. Je vais te raconter l'histoire du romarin, ma fille!. Quand j'étais enfant, j'ai connu un garçon. Il avait quelques années de plus que moi. Son nom était Mauritz. Ses yeux étaient très bleus, et il riait si joliment que je me mettais tout de suite à rire, moi aussi. Il m'avait appris à dessiner à la craie, et il savait aussi quelques mots de latin qu'il me disait en secret. Nous avions l'habitude de nous cacher dans les pièces éloignées du palais ; nous nous serrions l'un contre l'autre pour ne pas être découverts. J'écoutais son souffle, mais ça, je ne le lui ai jamais dit. C'était la première fois que je me sentais si proche de quelqu'un, Agnete, et pourtant je n'étais qu'une enfant et je ne connaissais aucun mot pour décrire ce que je ressentais. Puis, un jour, j'attrape la petite vérole, j'ai une grosse fièvre, et mon visage est plein de taches. Il me semble que je devais être aussi laide et pleine de verrues qu'un crapaud.

Pendant mon sommeil, Vilhelm, le frère de Mauritz, l'amène près de mon lit pour qu'il me regarde. Vilhelm avait toujours vu notre amour d'un mauvais oeil ; maintenant il veut lui faire peur avec mon visage hideux. Je ne sais pas ce qui s'est passé mais, quelques jours après, Mauritz a attrapé la petite vérole, et au bout de neuf jours, il est mort.

AGNETE. Mort!

LEONORA. On ne me parle pas de sa mort, et quand je suis guérie et que je demande des nouvelles de Mauritz, on me raconte qu'il est parti avec sa mère à Brunshwig. Mais en réalité, ils l'ont embaumé et mis dans un cercueil de verre. Et un jour, mon précepteur m'emmène dans une salle du palais, et il me montre le cercueil, et comme je suis trop petite pour voir qui est dedans, il est obligé de me soulever, et je reconnais tout de suite mon cher Mauritz, et j'ai si peur

que je n'arrive plus à respirer et que je m'évanouis dans les bras de mon précepteur. Sur le cercueil de verre, Agnete, ils avaient posé une couronne de romarin. Et dans la salle, il faisait un silence absolu. Du sol au plafond, rien que le silence. Même les chaussures de mon précepteur ne ne faisaient aucun bruit. La seule chose dont je me souviens, avant que tout ne devienne noir, c'est le visage de Mauritz sous le couvercle du cercueil de verre, et l'odeur de romarin.

AGNETE. C'était un grand chagrin pour une enfant, madame.

LEONORA. Pendant des années, je me suis sentie coupable de la mort de Mauritz. Il avait vu mon visage hideux, et la peur avait fait entrer ma maladie en lui, et ainsi c'était moi qui l'avais tué.

AGNETE. Je crois que c'était plutôt son frère. C'était Vilhelm.

LEONORA. C'est bien ce que je me disais, mais ça ne m'apportait pas la paix. Je crois que Dieu ne voulait pas m'apporter la paix. Il voulait me montrer qu'à tout moment on pouvait perdre l'être le plus proche. Et que seule la fidélité donne le droit de garder l'être aimé.

AGNETE. La fidélité ? Cela suffit, madame ?

LEONORA. Si elle est absolue, oui.

AGNETE. La fidélité de madame envers Mauritz n'était pas absolue, alors ?

LEONORA (*après un temps*). J'avais menti à son sujet à ma dame d'honneur, pour ne pas être punie.



AGNETE. C'était un gros mensonge ?

LEONORA. C'était un petit mensonge.

AGNETE. Alors, Mauritz l'aurait  
pardonné. J'en suis sûre.

LEONORA. Mauritz, oui.

AGNETE (*se levant*). L'absolu, je n'y  
comprends rien, madame.

LEONORA (*l'air lointain*). Non.

AGNETE. Ce sol, il ne sera jamais  
absolument propre. Et même si Ivar, le fils  
du brasseur, dit que je suis jolie, je ne  
serai jamais absolument jolie. Et même si je  
le voulais, je ne serai jamais absolument  
bonne ; ça, j'en suis sûre, puisque je suis  
jalouse des soeurs d'Ivar qui doivent aller à  
Copenhague le mois prochain.

LEONORA (*s'asseyant dans le fauteuil*).  
Donne-moi la nappe d'autel, Agnete. Je veux  
faire de la broderie. Les points seront  
d'égale grosseur. Pas absolument. Mais  
presque.

*Agnete va chercher l'ouvrage et le donne  
à Léonora.*

*Mlle Urne entre soudain, les bras pleins  
de roses et de gueules-de-loup.*

LEONORA. Merci, mademoiselle Urne. Et  
pardonne à ta comtesse d'avoir été  
orgueilleuse tout à l'heure.

AGNETE. Savez-vous faire un bouquet  
absolu, mademoiselle Urne ?

Mlle URNE. C'est de l'insolence ?

AGNETE. Je me posais seulement la question.

Mlle URNE. Va plutôt arranger les fleurs.

*Agnete prend les fleurs pour les mettre dans l'eau.*

LEONORA (*se penchant sur la nappe d'autel*). C'est toi qui as brodé ce T, Dorothea ?

Mlle URNE. Je n'ai pas brodé de T. J'ai brodé le mot amour.

LEONORA. Et moi, je me suis chargée de la fidélité. Pourtant, je ne comprend pas comment j'ai pu broder ce T. Il est loin d'être un T absolu. (*Riant.*) On dirait "fidéliré" et non pas "fidélité".

Mlle URNE. Madame a autorisé Agnete à broder un T il y a deux semaines.

AGNETE (*timidement*). C'était mon premier T.

LEONORA (*se levant avec impatience ; jetant la nappe d'autel sur le lit*). Aujourd'hui, je ne me sens pas d'humeur à broder.

AGNETE. Je vais broder un autre T, madame.

LEONORA. Une autre fois. A présent, nous allons chanter.

*Elle s'assied au clavecin et entonne un cantique de Kingo, chantant à voix très forte. Agnete joint sa voix à la sienne. Mlle Urne reste ostensiblement immobile, sans ouvrir la bouche.*